

Mesdames, Messieurs,

Je m'appelle Jessie Chapuis, j'ai 26 ans, je suis l'arrière-petite-fille d'Anne-Marie Louise et de Jean-Joseph Raclet nommés Justes parmi les Nations le 2 décembre 2014 pour avoir caché Mme Nadine et Mr Jean Dreyfuss qui nous fait l'honneur d'être parmi nous aujourd'hui.

En 1942, sous l'occupation allemande, Monsieur Edgard Dreyfuss demanda à mes arrières-grands-parents Jean-Joseph dit Louis et Anne-Marie-Louise Raclet de cacher leurs enfants Nadine et Jean à Luzinay, village de 800 habitants à l'époque, situé en Isère entre Lyon et Vienne.

Monsieur Dreyfuss prit cette décision quand sa belle-mère fut arrêtée avec son fils près de la ligne de démarcation à Pithiviers en novembre 1942 par les Allemands et déportés à Auschwitz et qu'un ami, Monsieur Dédieu, l'avertit qu'il ne pouvait pas rester à Vienne avec ce nom de famille. Cet ami fut fusillé peu de temps après par les Allemands à Lyon.

Monsieur Dreyfuss, par l'intermédiaire de Monsieur Boulud maire de Luzinay, trouva donc pour ses enfants un refuge dans ma famille. Jean avait sept ans et Nadine à peine cinq ans, ils ne savaient pas pour combien de temps ils partaient.

A ce moment-là, Luzinay ne fait plus partie de la Zone Libre. Le gouvernement français de Vichy intensifie sa collaboration avec l'Allemagne nazie pour déporter les Juifs, les tziganes, les prisonniers politiques, les homosexuels...

Mes arrières-grands-parents tenaient la boulangerie de Luzinay, sous le même toit vivaient les grands-parents d'Anne-Marie-Louise. La boulangerie était une maison chaleureuse où plusieurs générations se côtoyaient donnant l'illusion d'une grande famille malgré plusieurs lignées d'enfants uniques. Zize et Lili, comme on les appelait, ont immédiatement accepté la demande de Monsieur Dreyfuss, ils savaient le danger qu'encouraient ces enfants et c'était pour eux normal car c'était leur devoir.

Nadine et Jean passèrent six mois à la boulangerie sans aller à l'école, sans sortir de la maison.

Mon grand-père, Robert, avait neuf ans et savait qu'il devait garder le secret. Il se souvient des jeux ensemble le soir ; se courir après en tournant autour de la table. Dès la première nuit, toute la famille dort dans la même chambre, Robert et Jean dans le même lit.

Pendant tout ce temps, Jean et Nadine ne virent pas leurs parents, ils se souviennent ne jamais les avoir pleurés, ni avoir demandé à les voir. L'éducation dans la famille Raclet était très ferme mais pleine d'amour.

La cinquantaine de clients par jour que la boulangerie accueillait ne virent pas les enfants ou seulement de dos ; à chaque fois que la famille prenait un repas, on veillait à ce que les enfants soient toujours dos à la fenêtre.

Jean dit ne pas avoir vu d'Allemands et n'avoir compris que plus tard pourquoi mon arrière-grand-mère lui demandait à lui et sa sœur de temps à autres d'aller expressément derrière, vers le four à pain.

Zize et Monsieur Boulud raccompagnèrent les enfants au bout de six mois en juin 1943 sans leur dire le motif de leur trajet, Zize précisa à Jean que s'ils étaient arrêtés, lui et sa

sœur ne devraient rien dire et lui expliqua qu'elle dirait qu'ils étaient leurs enfants et Monsieur Boulud son époux.

Quand ils arrivèrent à Condrieu, mon arrière-grand-mère et Monsieur Boulud saluèrent les parents Dreyfuss et partirent tout de suite sans dire mot. Monsieur Dreyfuss assit ses enfants autour de la table, leur expliqua qu'ils se nommaient désormais Jean et Nadine Dufour, qu'ils venaient de Montpellier et qu'ils étaient nés à Vitry-le-François. Vitry-le-François avait été bombardée à plusieurs reprises par l'aviation nazie en 1940, tout avait alors brûlé et il était donc impossible de vérifier les états civils.

Je n'appris pour ma part que tardivement cet événement dans la vie de ma famille, jamais cela ne parut pour mes proches comme un acte résistant dont nous nous serions glorifiés, c'était un acte simple d'humanité.

Cet honneur qui nous a été fait, qui nous émeut et nous remplit d'humilité face à nos aïeux nous permet de méditer sur notre passé et de questionner notre présent.

En un temps où la barbarie sévit aussi à l'intérieur de nos frontières françaises et européennes, où la France connaît une montée de l'antisémitisme et de l'islamophobie, où les derniers survivants de la déportation peinent à se faire entendre dans les classes des écoles, nous nous interrogeons sur nos ressources personnelles pour faire face, pour contrer ne serait qu'à notre échelle, le sectarisme et la xénophobie ambiante.

Il en va certainement par là, par ce rappel de l'Histoire ; dont nous ne connaissons trop souvent que les contours et dans laquelle nous piochons aisément pour discourir sur notre présent sans nous servir de ce qu'elle aurait dû nous apprendre de plus précieux : l'esprit critique, par ce rappel de ces tranches de vies dont la valeur s'estime par la fraternité qu'elles ont disséminée.

Mon arrière-grand-père était un homme simple, proche de la nature, adroit et débrouillard, qui s'en remettait souvent aux choix de son épouse, mon arrière-grand-mère était une femme autoritaire, intelligente, passionnée, avant-gardiste, ouverte et au cœur d'or. Une femme qui fut une personnalité dans ce village de Luzinay notamment pour son engagement dans l'Amicale laïque qui proposait des activités culturelles à destination des jeunes filles. Elle aurait rêvé d'être chanteuse et accompagnait ses danseuses au piano. Et grâce au gain des représentations, des voyages étaient organisés et permettaient à cette jeunesse campagnarde de découvrir d'autres horizons. Pendant la guerre, les représentations continuèrent mais les profits furent versés sur des livrets d'épargne ouverts pour chaque prisonnier luzinaysard.

Je cite cela pour dire et nommer l'art et la culture souvent délaissés, hélas, en ces temps sécuritaires comme premier vecteur de rencontre avec l'altérité.

Si l'acte de résistance de mes arrière-grands-parents ne peut être associé à des actions frontales contre l'ennemi, il se définit par un esprit plus ordinaire mais tout aussi essentiel. Si j'ai l'opportunité aujourd'hui de témoigner au nom de ma famille, de cette famille modeste, c'est peut-être pour que nous retenions ensemble que la grandeur de nos actions s'estime à la grandeur de leurs conséquences. Même si nous ne nous sentons pas de l'étoffe des plus grands, nous avons en nous la ressource, si nous le voulons, pour tendre la main aux gens qui tout autour de nous souffrent et ont besoin de protection.

Quand nous voyons à présent nos amis Juifs quitter leur patrie la France invoquant la peur qu'ils ressentent au quotidien, nous nous inquiétons de notre force pour lutter féroce­ment contre l'antisémitisme sans l'appui de nos concitoyens Juifs.

En tant que famille athée, nous remettons nos croyances et nos espoirs en la République et nous savons que nous avons absolument besoin du peuple Juif pour la composer, l'animer et la faire grandir.

Mon arrière-grand-mère nous a quitté il y a seulement trois ans et sept mois à presque cent-trois ans, nous imaginons les larmes de joie qu'elle aurait eu de cet honneur et quel aurait été son effondrement face aux votes de son village, dominé par l'extrême-droite mais aujourd'hui son optimisme et sa foi en l'humanité nous auraient galvanisés.

Jessie Chapuis, le 17 juillet 2016